L’Emile» ou l’étrange pédagogie

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **65 (1961)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549873

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'« Emile » ou l'étrange pédagogie

Parler de la pédagogie de Jean-Jacques Rousseau n'est pas difficile. Il suffit d'ouvrir un manuel ou une étude quelconque et les « premièrement », « secundo », etc., accourent à votre disposition. Tant on a écrit sur cet homme et tant on lui a concédé d'idées. Lui-même en a tant dit que le contrôle s'avère compliqué. On ne prête qu'aux riches et Rousseau fut un Crésus en ce domaine-là. Nous pouvons donc y aller de notre couplet, en mettant au défi n'importe qui de nous contredire ou de prétendre que nous en avons menti. Comme Rousseau a joué du sentiment et de la raison, n'importe quel petit roman sur lui sera toujours vrai, en apparence du moins. La seule trahison réelle de Rousseau consisterait à le traiter mathématiquement, avec le sérieux de la pédagogie officielle, ce contre quoi Rousseau a lutté toute sa vie.

Son livre essentiel, en pédagogie comme en tout, fut l'*Emile,* à côté duquel le *Projet d'éducation* écrit pour M. de Mably fait pâle figure. D'aucuns préfèrent les *Confessions ?* Elles furent composées plus tard, alors que Rousseau vieilli souffrait du délire de la persécution et qu'il devait se défendre contre tous, y compris ses anciens amis. Il y polémique, il se vante, il plaide. Rien ou presque rien de cela dans l'*Emile !* C'est son œuvre typique, dans laquelle le philosophe, le sensible, le poète et le pédagogue bavardent de tout et sur tout, avec maîtrise et un certain calme. Bavardons à notre tour et, pour que nul ne nous accuse d'inventer, faisons bavarder le Maître le plus souvent possible. L'authenticité de nos affirmations y gagnera.

Quand il écrit l'*Emile,* la bataille de Rousseau contre les encyclopédistes a déjà commencé, mais le lutteur ne désespère pas encore. La *Lettre à d'Alembert* a fait plaisir aux Genevois ; au pis-aller, Rousseau pourra donc se réfugier dans sa patrie. Il se sent maître de sa pensée, la santé ne marche pas trop mal. En esprit, il est complètement

libéré, libre de tout préjugé religieux, social, littéraire, philosophique. Une seule faiblesse : l'idée fixe de la bonté originelle de l'homme et de la nature. Lui n'en souffre pas : il la croit *la vérité en soi* et il en tire une force de persuasion et un courage à toute épreuve. Il peut ainsi aller de l'avant et composer l'*Emile.*

Quelques dates d'abord :

Le livre a été commencé chez Mme d'Epinay, à l'Ermitage de Montmorency, en 1757, puis terminé, de 1758 à 1760, chez le maréchal de Luxembourg à Montmorency. Il paraîtra en 1762. C'est chez le même maréchal de Luxembourg que Rousseau a composé la *Lettre à d'Alembert,* la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat social,* comme l'indique une inscription au-dessus de la porte d'entrée de la maison, qui existe encore. De là, le point de vue sur la vallée de la Seine était admirable. Depuis quelques années, de véritables gratte-ciel ont supprimé, hélas ! ce magnifique panorama. Nous l'avons heureusement connu dans toute sa splendeur.

Rousseau approche alors de la cinquantaine, Voltaire a dépassé les soixante ans depuis longtemps et Diderot a quarante-neuf ans. De la maison du maréchal à l'Ermitage, il y a quelque cinq cents mètres Ce voisinage importe beaucoup, car Rousseau pense et réagit en fonction des anciens amis et surtout des anciennes amies. L'ombre lointaine, abhorrée et adorée, de Voltaire plane au-dessus du tout. Que d'allusions méchantes et que de sous-entendus ne s'expliquent que par cet état de choses ! Il semble, parfois, que Rousseau ne désespère pas de ramener ses anciens amis à lui et de les amener à ses idées. D'où certaines pages contre l'Eglise ou les églises, qui devaient plaire et qui ont plu à Voltaire. Ce dernier ne s'est-il pas fait confectionner une édition spéciale de certaines thèses du Rousseau de l'*Emile ?*

Tant les contradictions abondent chez cet aventurier de l'esprit, ce visionnaire de la société future. On se trouve, chez lui et à chaque instant, dans une confusion élevée à l'état de principe. Pourquoi trop de modernes ne sont-ils pas plus circonspects quand il s'agit de l'application trop souvent impossible des admirables utopies du maître :

— Je vous concède toute l'œuvre, finit par me dire un jour un chef spécialiste français, mais laissez-moi Rousseau !

Avec un parti pris de cette sorte, peut-on juger d'un tel homme objectivement ?

Ce fils du peuple, plébéien de Genève heurtant, dès ses débuts, les aristocrates et leurs suppôts, va se manifester comme l'homme en révolte par excellence, et bien avant nos révoltés modernes de l'intelligence. Lui est en révolte contre tout, contre la raison trop encensée, contre les sentiments dénaturés, mais au nom de la sensibilité et de la bonne raison moyenne, mesurée, discrète. Il en veut surtout aux intellectuels selon la tradition, aux fils des collèges dont il a été exclu par

le destin. Mais qu'on ne s'y trompe pas (et je me demande si plusieurs de ses thuriféraires modernes ne s'y trompent pas ?), Rousseau a la nostalgie de cette éducation raffinée des autres ; il est et reste un aristocrate de l'esprit. De là découle sa première thèse de l'*Emile,* thèse d'où relèvent toutes les autres : *l'éducation est réservée à quelques-uns :*

« Dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne. Si un particulier formé pour sa place en sort, il n'est plus propre à rien. L'éducation n'est utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parents. »

Est-ce bien Jean-Jacques Rousseau qui écrit cela, dès la deuxième page ? Il ajoute aussitôt, il est vrai, en guise d'adoucissement :

« Dans l'ordre naturel, les hommes sont tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme ; et quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent... Avant la vocation des parents, la nature l'appelle à la vie humaine. »

Rousseau reprend ainsi textuellement les principes de Montaigne.

Aristocrate, Rousseau l'est encore par le fait qu'il ne s'intéresse, comme au temps des rois, qu'à un seul jeune homme élevé par un seul précepteur : le reste de l'humanité semble avoir disparu de son horizon. Mais — et c'est ici que le maître a suscité tant d'enthousiasme négatif —, ce seul élève sera un être exceptionnel choisi par lui, sur mesure pourrait-on dire : intelligence moyenne, bonne santé, amour de la nature. Puisque la nature est bonne, ce produit « naturel » ne pourra être que bon.

La grande difficulté se déclarera du côté du précepteur. Comment et où dénicher cette merveille, presque aussi jeune qu'Emile et douée pourtant de toute l'expérience et de tout le bon sens du monde ? Rousseau ne se trouble pas pour si peu :

« Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore... Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire que nous verrons ce qu'il doit être... Quelqu'un dont je ne connais que le rang m'a fait proposer d'élever son fils... Si j'avais accepté son offre, et que j'eusse erré dans ma méthode, c'était une éducation manquée : si j'avais réussi, c'eût été bien pis, son fils aurait renié son titre, il n'eût plus voulu être prince. »

Comme on le voit, Rousseau sait pirouetter avec élégance.

Voici la suite, réellement savoureuse :

« Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer la plus aisée : à l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume ; et au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire. »

Et il ajoute, humble tout à coup, comme il l'a été dans la préface, ce petit chef-d'œuvre :

« Je sais que, dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il s'est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, et que, faute de détails et d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage quand il n'en a pas montré l'application. »

Pour qu'on ne lui demande pas de comptes, Rousseau se réfugie aussitôt en pleine fantaisie :

« J'ai donc pris le parti de me donner un élève imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connaissances et tous les talents convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre que lui-même. Cette méthode me paraît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions. »

Que serait-ce alors s'il s'égarait ?...

Rousseau pédagogue me fait songer à un mathématicien qui, après avoir posé quelques conventions absolues, développe sa démonstration en chambre, sans s'occuper des difficultés des ingénieurs et des architectes en lutte avec l'existence. Ici, les ingénieurs sont les forçats de l'enseignement. Rousseau, lui, n'a plus besoin de s'inquiéter de rien. Si une objection surgit (et elles surgissent à toutes les pages, ces chères objections), il répond, têtu : « Cela est vrai pour votre élève, fils d'homme ; le mien est fils de nature. »

Cabriole, pirouette !

Comme il ne dédaigne pas, en dépit de son sérieux inné, un succès facile, Rousseau pousse, de temps en temps, son petit couplet anti-collège :

« Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissements qu'on appelle collèges. »

C'est que Voltaire et Diderot les ont suivis et pas lui. Donc...

Il adore aussi chanter son couplet contre la médecine. Selon lui, les médecins prolongent la vie des vieillards déjà morts. Et pan pour le docteur Tronchin et pan pour le vieux Voltaire !

Il ne sait pas, quant à lui, « apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir ». Et voilà pourquoi il ne s'intéresse pas aux enfants faibles de nature, qu'il est inutile d'élever avec soin :

« Je ne me chargerais pas d'un enfant maladif et cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même et aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver... Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir... »

Bref ! Rousseau en a contre tous et contre tout. Il démolit, il renverse. On le sait négatif, mais on l'applaudit, surtout ceux qui ne s'en croient pas victimes. Dans ce domaine-là, vous le savez, les visés sont toujours les autres. D'où le succès universel de Rousseau. Succès tel et si peu raisonné qu'on a presque oublié le positif, énorme chez lui !

Car Rousseau a raison, en un siècle trop voué à l'intellectualisme excessif et desséchant, de chanter le retour à la nature ; il a raison de concéder d'abord de l'importance au corps et à une sage conception de l'enfant, replacé dans son milieu naturel ; il a raison d'inviter les mères à s'occuper de leur progéniture et à ne plus les abandonner à des nourrices grossières et vulgaires ; il a raison de s'élever contre l'artifice de certains éducateurs de l'époque :

« Après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel achève de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà formés, et lui apprend tout, hors à se connaître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux... Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même. »

Démolisseur radical, Rousseau met sur le tapis la question de la formation des maîtres. Dommage qu'il se contente d'allusions et de critiques ! Il oublie de nous indiquer comment il faut « former » les pédagogues. Cela est sans doute heureux car, avec sa conception théorique de la bonté de la nature, de cette nature qu'il faut laisser agir et ne jamais contrarier, où irions-nous, où irions-nous ? S'il y a, dans l'assistance, des directeurs d'Ecoles normales, ils pourraient nous en dire plus long que Jean-Jacques Rousseau.

Il a raison d'insister sur la nécessité de former l'élève pour la vie et de lui apprendre des connaissances pratiques. Pourvu, pourvu qu'il n'aille pas trop loin en ce domaine ! Un peu de généreuse prodigalité et quelques actes gratuits n'ont jamais nui à personne, surtout au temps des études.

Il a raison encore de rejeter le ton dogmatique du maître et de supplier ce dernier de s'imposer par la force et la valeur de ses arguments, et non par l'autorité menaçante et par un dogmatisme facile. Il a raison de recommander les leçons de choses et de laisser la possibilité à l'élève de découvrir lui-même certaines vérités. Pourvu, pourvu qu'on n'exagère pas ! Où irait-on s'il fallait attendre que les jeunes polytechniciens découvrent par eux-mêmes les inventions de ce siècle ?

Il a raison de doser la difficulté et de réserver son programme à chaque âge. Pourvu, pourvu que nous ne tombions pas dans la mathématique des années ! (12 ans, 15 ans, 18 ans, etc., etc. !)

Le maître a donc raison très souvent. Mais pourquoi, sous le couvert des partis pris de l'époque, n'a-t-on retenu de ses théories, que le côté négatif, quitte à sourire de certaines de ses vérités ? Pour les uns,

Rousseau était un dieu, pour les autres un démon. Heurs et malheurs de ce pédagogue improvisé !

Car Rousseau a donné, lui aussi, dans le parti pris purement gratuit. Blessé par les élégants du siècle, il leur a opposé, avec une naïveté qui ferait rire, si elle était sincère, l'homme de la nature, le sauvage, merveille de la création. Il a chargé les collèges, qu'il ne connaissait pas, de tous les péchés d'Israël ; il en a voulu à la civilisation, terme vague, mais qui, pour lui, signifiait avant tout la civilisation de Diderot et de Voltaire, devenus ses ennemis. Et que d'autres erreurs mélangées à des vérités fulgurantes !

La plus élémentaire honnêteté intellectuelle postule qu'on juge cet homme *in globo* et non par des détails. Rousseau a dit de grandes vérités et d'insipides stupidités. Ce n'est pas un maître de tout repos ; c'est un inquiet, un instable, un refoulé. Il convient alors, et en toutes choses, puisqu'il a touché à tout, de mettre ses théories en pratique avec prudence, mesure, doute méthodique. Nous éviterons ainsi les erreurs de certains modernes (je pense à tel et tel congrès de pédagogues) qui tirent de Rousseau des conclusions catastrophiques, parce que ces messieurs ne semblent pas avoir pesé l'œuvre du maître avec assez de sérieux littéraire et intellectuel.

Et je voudrais, ici, vous demander la permission, non pas de me citer en exemple, mais de vous faire part d'une expérience assez récente. La voici :

Depuis toujours, je me croyais un fervent de Jean-Jacques Rousseau. Ma première promenade scolaire, au temps de l'école primaire, avait eu pour but la visite de l'île Saint-Pierre et de la maison de Rousseau. De Saint-Maurice, en ce Valais aimé et chanté par le maître, j'étais parti pour Lyon, en faisant une halte à Genève et en rêvant, tout une heure, devant la statue du philosophe. J'avais donné ma première leçon à Lyon, où Jean-Jacques tâta de la pédagogie pratique. Arrivé au Quartier latin, je le quittai bien vite pour une rue donnant sur la rue Jean-Jacques Rousseau, aux Halles. Mon domicile transporté ensuite à Passy, je pris pour but de mes promenades vespérales et dominicales ce Bois de Boulogne, où Rousseau herborisa en compagnie de Bernardin de Saint-Pierre. En Sorbonne, ma première dissertation, donnée par Lanson mais corrigée par Mornet, portait sur Jean-Jacques Rousseau. Lorsque nous montions à l'Ecole normale supérieure, mes camarades, par ironie sympathique, devant le Panthéon, se découvraient aux approches de la statue du Maître « pour honorer l'illustre compatriote ». En banlieue, mon premier « auto-stop » fut sur la route d'Ermenonville, où j'allais saluer la mémoire du philosophe. Durant sept années, j'habitai Enghien-Montmorency et j'eus, pour mes promenades sentimentales, les allées où Rousseau s'était promené. Nous dansions, presque chaque dimanche, à l'Ermitage, de glorieuse mémoire. J'eus

même ce raffinement de lire l'*Emile* dans la maison du maréchal de Luxembourg, où il avait été composé. C'est devant la statue du philosophe herborisant que j'écrivis mon premier article pour un journal, et sur Rousseau. Le jour de mes soutenances en Sorbonne, on parla presque autant du philosophe que d'Edouard Rod, son disciple et son compatriote. Quand il me reçut à la *Revue des Deux Mondes,* le directeur Doumic évoqua autant Rousseau que son ami Rod. Et Rod lui-même m'avait appris à aimer « ce grand persécuté, à qui l'on s'attache en le fréquentant, si loin qu'on se trouve des doctrines dont il a été le précurseur ».

Ainsi je me sentais fier de rencontrer cet illustre compatriote à tous les tournants de ma vie sentimentale et intellectuelle. De là à l'étudier spécialement, il n'y a qu'un pas, que je croyais avoir fait.

Et le désir m'est venu, tardivement, de relire l'*Emile,* plume en main et avec ma vieille expérience. Enfer et damnation ! Ce fut merveilleux et ce fut révoltant. Génial et stupide, cet homme ! La préface me parut d'un intérêt égal sinon supérieur à celui du volume. Que ne la lit-on plus souvent ! Rousseau s'y montre humble ; il donne une valeur très relative à ce qu'il va écrire, je dirais presque une *valeur factice,* pour reprendre l'un de ses termes.

Les deux premiers livres contiennent la célèbre théorie de l'homme de la nature, bon par origine. Quelle accumulation d'idées justes semées dans un fatras de faussetés notoires, car le point de départ est plus que factice ; il est faux et force nous est de donner raison à Diderot et à Voltaire contre l'auteur, n'en déplaise à certains modernes que je sais, tourmentés de la phobie du matérialisme intellectuel. Il ne suffit pas qu'un grand écrivain se dresse contre nos adversaires d'idées et de goûts pour qu'il ait raison en toutes ses déraisons !

Le troisième livre, le plus important puisqu'il traite de la formation intellectuelle d'un jeune homme, est le plus court. On dirait que l'auteur a eu peur de manquer d'idées. Aussi abandonne-t-il souvent son élève et sa pédagogie pour la philosophie tout court. Il se sent plus à l'aise en parlant de *l'homme* que de son *Emile factice.* L'écrivain supérieur, véritable visionnaire, écoute, loin de la foule, regarde, pense, rêve. Disciple du sensualiste Condorcet, qu'il salue d'ailleurs en une page émouvante, il se montre spirituel contre et pour l'abbé de Saint-Pierre : « Un célèbre auteur de ce siècle, dont les livres sont pleins de grands projets et de petites vues. »

Il parle des métiers manuels, nous avertit de ne pas croire à la fortune, car les situations changent vite. Et il a ce mot prophétique, puisque écrit en 1762 : « Je tiens pour impossible que les grandes monarchies d'Europe aient encore longtemps à durer : toutes ont brillé, et tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons

plus particulières que cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop. »

Le quatrième livre (le plus long : 184 pages) débute par une page sur la vie, d'une élévation qui appelle automatiquement la comparaison avec le meilleur Bossuet et le meilleur La Bruyère. L'auteur chante l'amour de soi si nécessaire et il montre le chemin à Nietzsche, déjà !

Et que ne dit-il pas ? Cet *Emile* représente vraiment l'une des œuvres les plus formidables et les plus substantielles de l'humanité. On comprend que Schiller et Gœthe aient écrit des louanges en l'honneur d'un tel génie.

Mais pourquoi Rousseau ne se limite-t-il pas ? Il a eu soin, à un moment, de prévenir l'objection et il a écrit : « Si j'en dis trop, ne me lisez pas. »

Nous n'en lisons pas moins l'histoire de *Sophie,* trop chargée de scories, de bavardages et d'erreurs. Et voici la révélation finale, contre laquelle j'ai, pour ma part, lutté désespérément, mais qui a fini par s'imposer: *Rousseau est un cancanier, un désillusionné, un aigri, un rancunier.* Il salue Buffon, Montesquieu, Condorcet, l'abbé de Saint-Pierre. Il exalte Dieu, parfois les religions ; il sait aussi démolir ces dernières. En réalité, il pense et il écrit en fonction d'un petit groupe, là-bas, tout près, du côté d'Epinay. Tout se rapporte d'une manière ou d'une autre à Mme d'Epinay, qui l'a chassé, à Grimm, à Diderot et à la grande ombre, bénissante et maudite à la fois, de Voltaire.

Ainsi s'expliquent les enthousiasmes de publics si différents. Les partisans de la religion le remerciaient et le remercient de rejeter les théories du déiste Voltaire et du matérialiste Diderot. Les partisans du vague à l'âme le félicitent de proclamer l'égalité, pour ne pas dire la supériorité, du cœur en face de l'intelligence. Mais ils oublient tous que le cœur de Rousseau est du côté de ses amis. De là sa nostalgie, sa haine retournée, sa mélancolie, ses regrets. Il a besoin de ces amis chez qui son moi s'est révélé. Notre Ramuz aussi avait un caractère détestable à l'égard de ses voisins, hormis le général. Peu importe ! Son œuvre était faite, intellectuelle plus que sentimentale ; elle ne se ressent pas de ses mauvaises idées sociales. Rousseau rappelle plutôt cet autre visionnaire des temps modernes, ce Péguy acharné contre les Sorbonnards, mais que va élire domicile à la porte de la Sorbonne, pour mieux voir ses ex-amis passer et pour se fâcher, comme le philosophe de Genève avait fixé ses pénates à cinq cents mètres des amis de Mme d'Epinay. C'est que Péguy est et reste un de ces « maigres petits de la Sorbonne », selon son expression ; c'est que Rousseau est et demeure un homme du temps des lumières.

N'allons donc pas prendre à la lettre les boutades volontairement exagérées et méchantes de Rousseau, et gardons notre esprit critique et un minimum de méfiance ! Le philosophe de Genève s'abandonne trop souvent à ses manies de persécuté, ce qui fausse la plupart de ses

théories et les rend dangereuses, de par la passion qu'il met à les exprimer et à les exalter. Quand je songe, par exemple, à ces contemporains qui croient comme parole d'Evangile Rousseau recommandant de ne pas enseigner la religion à l'élève avant ses dix-huit ans, je fais la grimace. Soyons francs envers nous-mêmes et les autres : ou bien la religion bénéficiera des sentimentalités familiales et sera, ou bien elle n'existera pas. Le reste est littérature, mais mauvaise littérature !

Retenons plutôt les hors-d'œuvre magnifiques de l'*Emile,* ses pages consacrées à la glorification de la nature, à la louange des voyages à pied, et tant d'autres dont le tout formerait, à lui seul, un volume réellement génial.

Que conclure de l'*Emile,* ce livre explosif, dont le destin fut unique en son genre ? La fantaisie s'y mêle au bon sens, l'abstrait au réel, la rancune à la sagesse ; le sentiment y ratiocine.

Bref, à travers l'*Emile,* c'est tout Rousseau qui se manifeste. Cet homme étrange, passionné, passionnant, émouvant, rancunier, sut aller jusqu'au bout. Il exalte et démolit la religion, et plaît à tous et à personne. Il attaque les encyclopédistes, dont il reste le frère, n'en déplaise à certains modernes. Et puis, et puis... si Jean -Jacques Rousseau fut un peu fou, saluons-le quand même : il nous console de la sagesse plate des gens raisonnables qui se veulent trop sérieux. Mais que viennent faire les solennels pédagogues chez ce fantasque et ce rêveur ? Il en eût poussé des hurlements de colère.

Charles Beuchat.